

L'accueil médiatique de *15 février 1839* : Falardeau, mets-nous des nuances!

Marco de Blois

Cinéma et exil

Numéro 106, printemps 2001

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/23990ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

de Blois, M. (2001). Compte rendu de [L'accueil médiatique de *15 février 1839* : Falardeau, mets-nous des nuances!] *24 images*, (106), 40–41.

L'ACCUEIL MÉDIATIQUE DE 15 FÉVRIER 1839 FALARDEAU, METS-NOUS DES NUANCES!

PAR MARCO DE BLOIS

15 février 1839 prenait l'affiche récemment et je prends soin de lire tout ce qu'en disent les médias écrits. Qu'on l'abhorre ou qu'on l'adore, ce film *phénoménal* est trop important pour qu'on en ignore la portée artistique et politique. Certains se réjouissent, d'autres se désespèrent que Pierre Falardeau rapplique, préférant qu'il se taise une fois pour toutes afin que le Québec «moderne» soit débarrassé de lui... Les médias sont nettement divisés. Les «pour» se retrouvent à la fois bouche bée et bouleversés, tandis que les «contre» — des éditorialistes et des journalistes — se prennent pour des lumières dans la Grande Noirceur. Quoi qu'il en soit, une chose paraît sûre: tous en perdent leurs moyens. Car les premiers, emportés par leurs émotions, préfèrent faire abstraction du caractère militant du film, tandis que les seconds opposent un non politique à ce «brûlot», qui, à leur avis, entretient la haine de l'Anglais.

Favorable au film, Nathalie Petrowski signe un article involontairement cocasse qui en dit long sur l'abasourdissement de la classe médiatique (*La Presse*, 23 janvier). D'abord, elle s'étonne que les Patriotes puissent avoir l'air si vivants à l'écran, ce qui est, tout de même, une curieuse réflexion puisqu'un personnage, n'importe lequel, ne peut avoir l'air vivant par lui-même. Il existe à travers l'écriture dramatique, mais aussi et surtout grâce à la mise en scène. Et, dans le même texte, elle admet avec candeur qu'elle ne comprenait pas «quand Falardeau affirmait qu'un

scénario n'était pas une œuvre finale. Que c'était un guide pour tenter des expériences, pas pour affirmer des certitudes.» L'aveu est d'autant plus amusant que la journaliste traîne avec elle une réputation de «spécialiste» du cinéma.

De son côté, la critique prend appui sur le pouvoir d'émotion du film pour justifier son enthousiasme. Pour plusieurs, les scènes entre de Lorimier et sa femme constituent, par leur intensité dramatique, ce que *15 février 1839* a de meilleur. Mais curieusement, aucun n'aborde réellement la question du contenu; quelquefois, il s'agit d'une «cause» que l'on ne nomme pas (on parle alors de «parti pris», des «convictions» du réalisateur, parfois pour indiquer qu'elles prennent un peu trop de place), ou alors, on évacue les motifs politiques du cinéaste. Ainsi, Odile Tremblay écrit: «Falardeau est un réalisateur orienté et un homme qui ne fait pas dans la dentelle. Il a quand même mis ici de l'eau dans son vin fort, moins noir et blanc que d'habitude, un peu tout de même. On ne se refait pas. Le spectateur n'a pas à partager ses positions pour apprécier son film...» (*Le Devoir*, 27 janvier). Or, il faut mal connaître Falardeau pour ne pas admettre que l'artiste est indissociable du militant et que son travail est porté par un engagement constant, qu'il frappe constamment et avec détermination sur le même clou.

Pour plusieurs, les qualités du film sont liées au fait qu'il dépasse la question nationale québécoise. Dans son article, la critique du *Devoir* note que le film



© CARL VALOJET

Avec *15 février 1839*, certains se sont rendu compte qu'un scénario n'est pas un film...

«possède des résonances nationalistes pure laine évidemment, mais également universelles.» Elle formulait une idée similaire la semaine précédente: «Mais *15 février 1839*, huis clos tragique et émouvant sur des combattants mourant pour une cause, est au delà de son message: une œuvre en soi à aborder comme telle.» (20 janvier). Répondant à ses questions, Luc Picard renchérit: «On s'est demandé quel effet le climat politique actuel aurait sur la réception du film. Mon grand espoir, c'est qu'il ne touche pas que les souverainistes. Il s'adresse à tout le monde. C'est une histoire universelle.» Dans *Ici* (25 janvier), Jean-Philippe Gravel précise que, selon Falardeau, «*15 février 1839* raconte une histoire universelle.» Puis, quelques lignes plus loin, il écrit: «Il en résulte un film aux accents d'intemporalité [...] Je me permets même d'insister auprès de Falardeau sur le ton recueilli de tragédie lyrique, celui d'une fable ramenée à l'essentiel et interpellant l'imaginaire, que

dégage son film, et il s'étonne en me disant que son seul parti pris était celui du réalisme». Le thème de la liberté est évidemment universel; toutefois, il m'apparaît clair et net que le film a été fait pour s'inscrire dans l'actualité du Québec et que cette façon de le hisser, *subito presto*, dans une sorte de stratosphère apolitique témoigne d'une gêne face aux raisons qui l'ont fait naître.

Il y a d'autre part un fait que personne n'a pensé sérieusement à examiner, se contentant plutôt de le signaler à titre indicatif: *15 février 1839* et *Miracle à Memphis* ont le même directeur photo (Alain Dostie) et le même directeur artistique (Jean-Sébastien Tard). On se souvient que la critique s'était presque unanimement déchaînée en déversant son mépris sur cette «horreur» qu'était le Elvis Gratton deuxième mouture. Or, comment se fait-il qu'à la merde succède subitement un monument de bronze? Par quelle alchimie, diantre? Sur ce point, dans une interview au



Curieusement, aucun journaliste n'aborde réellement la question du contenu.

Globe and Mail (26 janvier) Falardeau apporte quelques éclaircissements: «I put as much pleasure and work into the Elvis films as well, but they don't get it. They say, "It's ugly, this Elvis film." Yeah, it's ugly, but it's meant to be. Then they praise the historical films, saying how beautiful they are. It's the same art director.»

En d'autres mots, selon Falardeau, la réaction positive des critiques s'explique par un rapport d'identification du spectateur plus avouable. Or, cela sous-entend que cet enthousiasme est dénué d'une réelle réflexion, comme si, après avoir donné au cinéaste des coups sur le museau, la critique lui lançait maintenant un bel os puisqu'il a fait plaisir à maman... Pourtant, ces deux films racontent à peu près la même chose! *Miracle à Memphis* avait été rapidement balayé sous le tapis, car sa facture ne répondait pas à des normes esthétiques acceptables, mais *15 février 1839* est un film plus abouti et qui caresse l'œil. Cela accroît son efficacité. La critique est ravie. Mais d'autres s'en inquiètent.

Une œuvre militante divise naturellement les gens. C'est tout à fait logique et les réactions des opposants n'ont donc rien d'étonnant. Mais jusqu'à maintenant,

aucune contestation convaincante du film n'a été publiée, car tous se contentent de diaboliser le réalisateur. Luc Boulanger dans *Le Voir* par exemple qualifie le film d'œuvre de «propagande», une accusation que lance également Yves Schaëffner dans *Ici* (25 janvier). Pourtant, la propagande, comme on le sait, ne peut provenir que d'un système organisé (un parti politique, un gouvernement, un média) qui l'a longuement préparée.

Mais la palme du délire pur revient à Jean-Guy Dubuc qui, en éditorial de *La Tribune* (6 février) et du *Nouvelliste* (7 février), louange la Cour suprême pour son jugement interdisant la possession de pornographie juvénile, puis donne trois exemples d'excès de liberté individuelle: les humoristes, les bars de danseuses en face des églises dans les villages du Québec et le dernier Falardeau, un film aux «propos historiquement faux, vulgaires, offensants». Le même jour (31 janvier), l'éditorialiste Michèle Ouimet et le chroniqueur Yves Boisvert, de *La Presse*, accusent le réalisateur de haine ethnique. Michèle Ouimet déplore que le message de Falardeau soit «lourdement souligné par des dialogues parfois très crus où la haine de l'Anglais est tellement intense qu'elle

laisse le spectateur sans voix». Quant à Yves Boisvert, sur un ton qui se veut ironique, il écrit que Falardeau «professe une sorte de haine "chic" de l'Anglais.» Boisvert précise que le problème n'est pas tant le film que «le service promotionnel de Pierre Falardeau. Mentalement, le type paraît être resté accroché à peu près au 18 février 1839 (sic), dans la matinée.» Et tous ici, qui se montrent dérangés par cette représentation de la domination anglaise à l'époque des colonies, font un raccourci, faisant rimer «Anglais» avec «anglophones».

Pour sa part, *L'actualité* (1^{er} février), qui qualifie aussi *15 février 1839* de «brûlot qui entretient la haine face aux Anglais», s'intéresse davantage au «personnage» de Falardeau qu'au film. Le journaliste prend d'ailleurs soin de noter que le cinéaste, au moment de l'entretien, au milieu de l'avant-midi, «la chevelure soigneusement ébouriffée, la barbe hirsute», fume une cigarette et boit un cognac. Or, un mois plus tard, dans le courrier des lecteurs de la même revue, Yves Lever, auteur d'une *Histoire générale du cinéma au Québec*, se sent tout à coup capable de prédire l'avenir, écrivant avec le plus grand sérieux que Falardeau est «un cinéaste mineur dont l'his-

toire du cinéma ne retiendra presque rien».

Les rapports entre Pierre Falardeau et les médias deviennent tordus quand *La Presse* et *Ici* vont jusqu'à s'opposer à l'opinion de leurs critiques en dénonçant, en éditorial, le caractère «haineux» et «propagandiste» de l'œuvre, alors que ces journaux ne se sont pas gênés pour mettre le film en vedette à la une. Il est vrai que Falardeau est un bon vendeur...

Ces contradictions indiquent une sorte de confusion sur ce que doit être un film. Ainsi, on ne s'entend pas sur ce qu'est la «nuance» au cinéma. Quelques exemples: «*15 février 1839* apporte une dimension nouvelle à l'univers trop manichéen de Falardeau. Quelque chose comme la tendresse, le respect, la douceur, plus de nuances aussi.» (O. Tremblay, *Le Devoir*, 27 janvier); «[Falardeau] ouvre parfois la porte à la nuance...» (Provencher, *Le Soleil*, 27 janvier); «Il aurait été intéressant de voir Falardeau nuancer son propos...» (Dupont, *Voilà Québec*, 1^{er} février); «L'art de la propagande ne peut se permettre le luxe de douter ou de nuancer.» (Boulanger, *Voilà*, 1^{er} février); «Les nuances et les zones grises, très peu pour lui» (Ouimet, *La Presse*, 31 janvier).

En ce qui me concerne, j'ai vu *15 février 1839* en avant-première dans une salle où l'excitation était à son maximum. Le film m'est apparu comme une œuvre lourde de sens, qui rappelle brutalement que la question du Québec n'est toujours pas réglée, mais devant laquelle je me suis replié pour me protéger de ce déferlement d'émotions. À tort, peut-être. Le temps me permettra de me faire une idée des réelles qualités et des faiblesses de *15 février 1839*. Pour le reste, n'en déplaise à *L'actualité*, ma seule certitude est que le mélange cognac et cigarette constitue une excellente collation, même le matin. ■